

signées d'excellents noms ; un baryton n'est pas une basse profonde, pas plus qu'un ténor léger n'est un baryton élevé. C'est vraiment imprudence que de vouloir forcer les régimes d'une voix à faire par il écart. Quant à la partie mimique, à la désinvolture de Méphisto en scène, elle a été excellente, pleine de verve, en réalisant pour le spectateur l'idéal de Stan tentateur ou du génie du mal.

M. Spigaroli, qui est un garçon fort bien, qui sait chanter, n'a pas eu cependant grand succès. Quo l'on se figure donc pour l'auditeur anglais ou français, l'a fait d'entendre dans un opéra, un monsieur qui s'en fait la réplique ou attaque un pas sage dans une langue étrangère ! M. Spigaroli a chanté son rôle de *Faust* en italien, pendant que *Marguerite* et *Méphisto* s'exprimaient dans la langue de Racine. C'était d'un effet bizarre et désobligeant ; l'auditeur aime bien à comprendre ce qu'on lui débite, afin de pouvoir suivre la trame de la pièce ; s'il ne comprend pas, la moitié au moins de l'intérêt de la représentation est perdu pour lui. On aurait dû faire l'impossible pour trouver un *Faust* français, même inférieur à Signor Spigaroli.

Quant à l'accompagnement, disons de suite que l'harmonium a été faible, et le piano trop fort. Le piano avait été placé au niveau de la scène pour le moins, et souvent la sonorité qui s'en dégageait, ouvert comme il l'était, masquait la voix d'un chanteur ou d'un autre. C'est là un petit détail d'acoustique qui ne manque pas d'importance et dont on aurait dû s'assurer à la dernière répétition.

Voilà nos impressions du concert. Qu'on veuille bien croire que nous écrivons avec les sentiments de la plus profonde bienveillance et que si nous signalons des défauts ça et là, c'est par amour de l'art, pour la bonne réputation de notre modeste théâtre, et pour qu'on évite les mêmes ou d'autres lacunes à l'avenir. Nous croyons par là être beaucoup plus utile à la musique, au théâtre et aux artistes, qu'en faisant des réclames et des compte-rendus idiots, comme il s'en publie à tout coup dans des journaux de Québec.

Pour finir, enregistrons les dernières nouvelles musicales québécoises.

Mardi soir, 19, soirée musicale et littéraire au Tura Hall, sous les auspices de la Société protectrice des animaux. Quelques-uns de nos amateurs ont fait les frais de la soirée et ont donné des romances, des duos de chant et de piano. Le Rév. M. Norman, pasteur de l'église anglicane, homme d'une haute distinction de caractère, amateur de lettres et d'arts, a donné une conférence.

On monte une soirée pour la fin du mois au bénéfice de M. Paul Garrigue.

Dimanche, 24 novembre, grande célébration de la fête patronale des musiciens, à l'église Saint-Jean-Baptiste. On chantera à cette occasion une messe de Brétovien, avec orchestre.

Le 8 décembre prochain, fête de l'Immaculée Conception, grande fête religieuse à l'église des congréganistes à Saint-Roch de Québec ; on célébrera le cinquantième anniversaire ou les noces d'or de la fondation de cette congrégation. On chantera, en cette circonstance, une messe de Fauconnier, celle dite de Paques, avec orchestre. On a déjà commencé les répétitions.

On nous annonce, du moins la réclame commence à nous faire pressentir la venue du *Balmoral Choir* (le Chœur Balmoral). Ce sera une bonne aubaine pour ceux qui ont parfois à s'occuper de musique vocale d'ensemble, comme les organistes et les maîtres de chapelle, les professeurs de chant.

M. Hébert, organiste à l'église Saint-Jean-Baptiste, donnerait vers le 12 décembre prochain, une opérette fort jolie et comme intrigue et comme musique. Les deux principaux rôles seraient tenus par Madame Hébert et M. Gaston Royer, jeune français du midi, établi à Québec depuis peu, et garçon fort sympathique. La première partie du programme de la soirée serait remplie par des solis et morceaux d'ensemble, et la deuxième, par l'opérette dont malheureusement le nom nous échappe.

Décidément, on aura joliment égroné de notes de musique à Québec à la fin du dernier trimestre de 1889.

Si encore notre état politique et social pouvait subir un tantinet l'influence de tous ces flots d'harmonie !

TREMOLÉ

## ECONOMIE DOMESTIQUE

### LA POLITESSE

La politesse est aussi vieille que la civilisation : c'est dire qu'elle n'a pas été à l'abri des abus qui se glissent dans toutes les institutions humaines, même dans celles qui ont une origine à peu près parfaite.

On en est arrivé insensiblement à se croire suffisamment poli, pour peu que l'on accomplisse certaines formalités prescrites à l'avance, et, pour ainsi dire, numérotées selon les cas particuliers auxquels ces formalités doivent s'adapter.

Ainsi que cela se pro luit souvent, on s'est laissé entraîner, sans s'en apercevoir, à substituer la lettre à l'esprit, à tenir compte de celle-là seulement, et à perdre celui-ci de vue, en accomplissant machinalement quelques prescriptions, enseignées avec indifférence par ceux qui ne prennent pas la peine d'analyser les motifs qui justifient ces prescriptions, et de remonter jusqu'à l'origine des sentiments qui en dictent l'usage ; on a remplacé le caractère général, distinctif, de la politesse par les caractères particuliers, divers, multiples, des individus qui composent la société.

C'est ainsi que l'on est arrivé à accepter un grand nombre de *politesse*, et c'est pour cela qu'on peut aujourd'hui le classer en plusieurs catégories. On distingue, en effet, lors même qu'on se borne à examiner seulement les traits principaux de la société, on distingue la fausse politesse, la politesse hautaine, et même la politesse grossière. Cet alliage monstrueux de mots, et, par conséquent, d'idées qui s'excellent, est dû à la substitution graduelle, et aujourd'hui à peu près complète, de la forme au fond.

C'est parce que la politesse est, pour un grand nombre d'individus, seulement un masque pris en certaines circonstances, qu'il y a peu de personnes réellement polies ; mais, de ce qu'il est rare et beau de posséder à la fois le fond et la forme, il ne faut pas conclure à l'inutilité de celle-ci.

Lors même que, grâce à la contradiction qui existerait entre la nature véritable et l'apparence revêtue pour obéir aux exigences sociales, on serait poli seulement par intermittence et d'une façon incomplète, il faudrait encore essayer de perfectionner cette apparence, qui a le mérite inappréciable d'atténuer la manifestation des instincts égoïstes et grossiers, de voiler les imperfections du caractère, de substituer les traits extérieurs auxquels on reconnaît la bonté, à la brutale réalité qui proclame sans détour la personnalité, et la présente accompagnée de son inévitable cortège, composé d'iniquités de tous degrés.

*Pour être poli, soyez bon.* Celui qui est parfaitement bon évitera, en effet, d'humilier, de désobliger, de blesser ses semblables, et il recherchera en même temps toutes les occasions qui pourront lui permettre de manifester sa bienveillance ; seulement, à la politesse telle que l'indique le cœur, il faut ajouter la connaissance des nuances délicates adoptées par la société pour affirmer, en toute circonstance et dans les cas les plus frivoles en apparence, le sentiment généreux qui recherche le sacrifice et y trouve sa joie la plus belle.

Le dévouement s'exerce d'habitude seulement dans le cercle de la famille ou d'une intimité restreinte ; il représente, si je puis m'exprimer ainsi, un beau livre, écrit dans une langue peu usuelle, et qui peut être lu seulement par un petit nombre ; la politesse en est la traduction en langue universelle, qui met à la portée de tous les bons exemples et les sentiments généreux et conciliants. Disons enfin, pour résumer ces réflexions préliminaires, que la politesse est un produit de la civilisation, destiné à prouver la bonté quand elle existe, à la remplacer quand elle n'existe pas.

Mais, si la politesse a pour origine unique le sentiment qui vient d'être indiqué, elle est soumise à quelques changements quant à ses manifestations extérieures ; celles-ci varient avec les mœurs, avec les habitudes sociales, qui se modifient deux fois par siècle environ, et on ne peut s'obstiner à les conserver lorsqu'elles ont été abandonnées par la génération à laquelle on appartient. Certaines attentions, certains soins, bons et touchants en eux-mêmes, communiquent cependant à ceux qui les dispensent un air suranné et *vieillot*.

La mode régit toutes choses ; les changements qu'elle commande ne se produisent pas dans un domaine circonscrit, et ne se bornent pas à modifier nos vêtements. Cette mobilité, fantasque en apparence seulement, logique et raisonnée en réalité, ainsi que l'on peut s'en convaincre en analysant, en remontant des effets aux causes, s'exerce à propos de tout ; on la retrouve dans le langage, dans les attitudes, dans l'échange de soins courtois, commandés par les relations sociales.